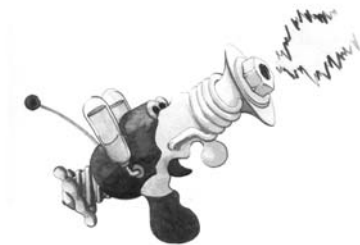


# Journal intime de Robert Dumas

(Première partie)

Des choses graves sont  
consignées ici.  
J'ai même peur de me reline!





Mardi 7 février – tard le soir

Cher journal,

Ce matin, à l'école, Marie s'est moquée de moi :

— Mon petit Robert d'amour,  
tes cheveux sont d'une couleur...  
*ri-di-cule!*

Puis elle s'est mise à hurler de rire.

Les élèves qui formaient un cercle autour de nous ont ricané à leur tour.

Celui qui ricanait le plus, tu t'en doutes sûrement, c'était Pinotte. Il en pleurait presque!

Mais voici ce que jamais, en mille ans, je n'aurais pu imaginer : ce matin, Marie et Pinotte semblaient plutôt... copain.

Ils étaient là, côte à côte, et échangeaient des regards complices.

— J'as une bonne idée, moi, a grogné Pinotte. Si je la changerais, moi, sa couleur de ses cheveux?

Marie a dit :

— Hum!... Vert ou bleu, mon beau Jean-Yves?

Oui, cher journal, elle l'a appelé Jean-Yves!

Puis elle lui a souri avec tendresse.

C'est alors que je me suis rendu compte que tout était perdu : Marie et Pinotte se tenaient par la main!



Misère! Si Marie a décidé que Pinotte est l'amour de sa vie, que va-t-il m'arriver?

À qui vais-je me confier?

À qui vais-je pouvoir dire ce qui ne va pas, ce qui me tombe dessus depuis quelques jours, ce qui m'écrapoutit tout à fait?

La Marie Gadouas *d'avant* pourrait m'aider, elle. Celle dont le prénom dansait souvent dans ma tête – **Marie** *Marie Marie* – comme s'il était écrit avec des fleurs. Oui... à cette Marie-là, je pourrais me confier sans hésiter. Aussitôt, elle me serrerait dans ses bras et trouverait les mots pour me consoler.

Cependant, depuis ce matin, je sais que cette Marie-là n'existe plus.

Et si elle n'existe plus, cher journal, à qui donc vais-je raconter que, hier, au petit-déjeuner,

maman et papa m'ont annoncé qu'ils divorçaient?

J'ai failli avaler mes céréales de travers et m'étouffer!

Mais alors que je ne savais plus si je devais me mettre à pleurer ou à crier, ou tout bonnement tomber dans les pommes, mes parents, eux, semblaient plutôt calmes. Presque sereins, même. Comme si la vie, malgré cette annonce catastrophique, continuait son petit bonhomme de chemin.

Maman a allumé une cigarette – elle qui pourtant n'a jamais fumé – et a regardé autour d'elle, comme si elle réfléchissait à la couleur des murs de sa prochaine cuisine.

Papa buvait son café et feuilletait son journal en chantonnant.

Tu imagines?

Hier, ils m'ont dit :

— Nous divorçons dans quelques semaines. Nous préférons t'en avertir avant que tu l'apprennes par les voisins.

Puis ils ont fait comme si de rien n'était. *Nous divorçons, tam-di-di-lon, quoi de plus ordinaire, tam-di-di-laïre...*

J'allais oublier autre chose encore : maman ne semble pas très intéressée à me réserver ne serait-ce qu'une toute petite place dans son futur appartement de nouvelle célibataire.

Papa non plus, d'ailleurs.

— Tu sais, a-t-il même ajouté avant de partir pour son nouveau boulot au restaurant, ton oncle Romuald a toujours rêvé d'avoir un fils...

Cher journal, dis-moi, dis-moi, où *donc* vais-je aller si personne ne veut plus de moi?



Pour terminer, voici la proverbiale cerise sur l'immangeable gâteau : cet après-midi, devant tous les élèves de la classe, avec sa voix la plus forte et son sourire le plus cruel, madame Michèle a clamé :

— Robert Dumas, tu as coulé tous tes examens! *Tous!* Sans exception! Même les plus faciles!

Elle a croisé les bras, puis elle a ajouté :

— Allez! Sors de ma classe! Retourne immédiatement à la maison! Je refuse de te voir un seul instant de plus devant moi!

Mes « amis » riaient encore lorsque j'ai fermé la porte de la classe derrière moi. Mon sac à dos ne pesait plus rien : il était parfaitement vide. Mais ma tête



pesait une tonne : elle était entièrement trop pleine.

Parfois – parfois et même souvent –, je me demande ce que je suis venu faire dans ce monde pourri!



Ouf!

Et re-ouf!

Ne t'en fais pas. Rien de tout cela n'est vrai.

Marie n'a pas cessé d'être ma petite amie, mes parents ne divorceront pas dans quelques semaines, et j'ai toujours le très grand plaisir d'avoir madame Michèle comme prof!

Pardonne-moi si je t'ai fait peur, cher journal, mais il fallait que je te raconte ces histoires comme si elles étaient survenues pour vrai.

Pourquoi?

Je voulais te montrer comment l'on joue un mauvais tour au Destin.

Génial, n'est-ce pas?

Il s'agit d'une nouvelle théorie que j'ai inventée.

Un truc infallible.

Tu comprendras plus loin.



Dimanche, alors que nous étions attablés au restaurant où papa travaille maintenant, maman m'a dit, avant d'attaquer ses œufs bénédicte :

— « Il ne faut pas laisser nos peurs nous empêcher de respirer », mon petit brocoli rouillé.

Elle citait un ouvrage intitulé : *Vous et votre Destin*, écrit par un célèbre psychologue américain nommé Jack Fast. Ces dernières

semaines, elle a relu le bouquin quatre fois au moins. Il est devenu son livre de chevet, car il faut à maman ses deux chapitres réglementaires avant de s'endormir. Il est également devenu son livre de baignoire : elle en lit une quinzaine de pages, immergée pendant une heure dans un bain aux huiles essentielles. Et son livre d'entraînement aussi, qu'elle tient d'une main alors qu'elle chevauche son vélo d'exercice.

Mais avant de continuer, cher journal, permets-moi d'ouvrir une parenthèse...

Depuis la dernière fois où je t'ai parlé, papa a enfin décidé d'abandonner ses prétentions de changer de carrière. Tu te souviens de ce qu'il avait déclaré, un matin :

— Je ne peux pas m'imaginer cuisinant les mêmes plats pour

des étrangers jusqu'à ma retraite. Je veux reprendre le contrôle de ma vie.

Ça aura donc pris plusieurs disputes entre maman et lui (dont certaines de Niveau 6) pour qu'il revienne sur sa décision.

Mais ça aura surtout pris une désastreuse série d'emplois qu'il n'arrivait pas à garder plus d'une semaine chacun, pour que papa comprenne enfin que sa place est devant les fournaux d'un restaurant.

C'est là où il excelle. Où il est véritablement heureux.

Il faut d'ailleurs le voir pétrir une pâte à pain, tout en montant une mayonnaise et en préparant une sauce marchand de vin. On dirait une pieuvre... une pieuvre souriante, coiffée d'une toque blanche!

Fin de la parenthèse.

Dimanche, donc, papa nous avait invités au *Petit Saucier*, maman, Marie et moi, pour le brunch.

Pendant que dehors la neige tombait en flocons gros comme des chatons, les clients autour de nous, bien au chaud, papotaient gaiement. Marie avalait à toute vitesse ses crêpes aux trois brocolis.

Maman citait Jack Fast :

— « Si la peur vous guette, il faut la guetter en retour. »

Puis :

— « Si vous le voulez, vous pouvez faire disparaître vos hésitations, vos craintes, vos phobies... Cependant, n'oubliez pas de remplir avec de belles choses le temps ainsi libéré dans votre vie. »

Marie mangeait, maman papotait et moi... je demeurais immobile.

Je me remettait difficilement – ou plutôt non, je ne me remettait pas du tout – des cinquante minutes qu’il avait fallu nous taper en auto pour se rendre au restaurant du centre-ville où travaille papa.

Une confidence, cher journal : je *déteste* les longs trajets. À pied, ça va (surtout si nous allons, Marie et moi, main dans la main). À bicyclette, ça va aussi (bien que je n’aie pas tellement d’équilibre, et que ma bicyclette veuille souvent m’amener où je n’ai pas l’intention d’aller). Mais un trajet de cinquante longues minutes en auto? Beurk! Beurk! Et re-beurk!

J’avais la tête lourde.

J’avais l’estomac lourd.

Mes œufs, flottant dans leur sauce, me regardaient d’un air sournois.

Je n'osais pas lever les yeux vers Marie pendant qu'elle mangeait. La voir mastiquer aurait été au-dessus de mes forces. Contempler ses lèvres et son menton barbouillés de confiture, de sucre glace et de beurre m'aurait embrouillé l'estomac davantage qu'il ne l'était à cet instant.

Soudain, le visage d'Amélie Blanche m'est apparu en pensées. Je l'ai aussitôt effacé : mon estomac n'aurait pas supporté la... culpabilité.

*Eh oh ! t'exclames-tu, cher journal. Amélie Blanche ? De la culpabilité ? Que se passe-t-il donc ?*

Je te raconterai ça plus tard.

*Ouais ! Et, comme d'habitude, je serai le dernier à savoir la vérité !*

Arrête ! Tu vas me faire perdre le fil de mon histoire !

Je recommence. Nous étions donc, maman, Marie et moi, au restaurant où papa travaille. Marie mangeait avec un appétit effroyable. Moi, j'avais un... «désappétit» tout aussi effroyable. Et maman nous citait sans cesse son bouquin fétiche ou nous expliquait les découvertes de son auteur.

— Avez-vous déjà remarqué, mes chéris, comment les choses dont nous rêvons trop fort ne surviennent jamais?

J'ai remué les œufs dans mon assiette, espérant les noyer dans la sauce. J'ai répliqué :

— Ne m'as-tu pas dit qu'il fallait aller au bout de nos rêves?

— Oui, bien sûr. Mais ce que le grand Jack Fast nous apprend, c'est qu'il ne faut pas *trop* rêver nos rêves. Il ne faut pas les imaginer de A à Z. En détail. En mettant les points sur les *i* et les



cédilles sous les *c*. C'est comme si, écrit le merveilleux Jack Fast, l'on tirait trop fort sur le Destin. Alors, petit malin, le Destin prend sa revanche et empêche nos rêves de se réaliser.

Mes œufs ne voulaient pas rester cachés dans leur sauce jaunâtre et émergeaient à tout bout de champ avec leur air mauvais. Ils bougeaient tout seuls, je te jure! J'ai songé recouvrir mon assiette avec ma serviette de table, mais ça ne se fait pas, en public.

J'avais chaud. Je ne voyais pas Marie mastiquer... mais je l'entendais! Crunch! crunch! flap! flap! gloup! J'avais *très* chaud. Il me semblait que la vie aurait été si belle, en maillot de bain, assis dans la neige!

Je t'avouerai que je ne savais pas trop si ce que maman venait

de nous raconter avait du sens ou non. Le Destin qui s'évertuerait à nous mettre les bâtons dans les roues? Je me suis mis à l'imaginer sous les traits d'un monstre ricaneur, griffu, plutôt dégoûtant, qui guetterait nos moindres gestes, qui nous ferait des jambettes à tout bout de champ.

— «Si vous le laissez faire, ajouta maman, le Destin avalera vos rêves comme un goinfre.» C'est ce que dit le seul, l'unique, le génial Jack Fast!

Le Destin se délectant de sandwichs aux rêves. S'attaquant avec une grande grimace gourmande à un spaghetti sauce aux rêves.

Mon estomac a fait quelques bruits bizarres et inquiétants.

Et, tout à coup, une petite idée m'est venue.

Cependant, pour se rendre jusqu'à moi, il lui a fallu, à cette idée, faire le tour de ma nausée. Puis elle a cogné doucement à la porte de ma conscience. Je n'ai pas répondu aussitôt, car j'étais occupé à être étourdi. Lorsque j'ai enfin ouvert la porte, l'idée est entrée. Elle m'a parlé quelques secondes et... j'en ai presque oublié mes problèmes de cœur au bord des lèvres. J'ai ouvert grand les yeux.

Voici, cher journal, cette idée : si le Destin nous vole nos rêves lorsque nous les rêvons avec trop d'insistance, pourquoi ne pas lui jouer un mauvais tour et lui faire avaler nos cauchemars, à la place?

Brillant, n'est-ce pas? Oui, oui, n'hésite pas, tu peux applaudir!

C'est donc ainsi que, attablé au *Petit Saucier*, j'ai décidé

d'exorciser mes peurs, de dégonfler mes cauchemars en les refiletant au Destin : « Si je cauchemarde assez fort mes pires cauchemars, ai-je pensé, si je les imagine avec soin, le Destin va sauter dessus, les bouffer, et jamais ils ne se réaliseront! »

Voici donc mes pires cauchemars :

- Marie ne m'aime plus, elle rit de moi, elle devient même la petite amie de Pinotte.
- Mes parents divorcent, chacun s'en va de son côté, et ils m'« oublient » sur le trottoir devant la maison vide.
- Je deviens un cancre, je ne comprends plus rien en français, en anglais, en maths. Madame Michèle

dessine de gros zéros rouges sur tous les examens que je lui présente... sans même prendre le temps de les corriger.

Une fois ces cauchemars bien imaginés, bien sombres et grognant dans ma tête... mes tremblements ont stoppé! Mes sueurs froides se sont évaporées. Mon mal de cœur s'est transformé en chaud au cœur. Et mon appétit est revenu avec des borborygmes qui ont fait sursauter Marie.

— Ça va, mon petit Robert à moi toute seule et à personne d'autre? a-t-elle murmuré, me serrant la main.

J'ai hoché la tête à m'en décrocher les oreilles et j'ai sauté sur mes œufs bénédictine. Tièdes, maintenant. Mais tout à fait exquis.



*Et voilà pourquoi tu m'as presque fait faire une crise cardiaque?*

Pardonne-moi, cher journal, mais pour que mon plan fonctionne, je devais me montrer le plus réaliste possible. Un cauchemar auquel personne ne croit... a toutes les chances de survenir.

*Hum! Pas très scientifique, comme raisonnement...*

Tu peux douter, mais je sais que j'ai raison. Personne avant moi n'avait réfléchi au problème, et j'ai eu une idée de génie! Qui sait, peut-être devrais-je écrire un livre, moi aussi, comme Jack Fast. Des millions de personnes pourraient le lire. Dans leur lit, dans leur bain, sur leur vélo d'exercice. Je deviendrais un écrivain célèbre. On me reconnaî-

trait dans la rue, on me demanderait mon autographe, je serais de toutes les émissions à la télé et je...

*Tiens, dis-tu, ne voulais-tu pas devenir astronaute?*

Astronaute? Absolument et parfaitement! Pourquoi aurais-je changé d'idée? D'ailleurs, j'ai dressé une liste des choses que je voudrais accomplir dès que je serai astronaute. La voici don...

*Pourquoi ne pas me parler plutôt d'Amélie?*

Plus tard, cher journal, plus tard. Juré!

Mais pour l'instant, voici la liste des CHOSES QUE JE FERAI PLUS TARD, LORSQUE JE DEVIENDRAI ASTRONAUTE :

1. Je serai l'astronaute le plus courageux qui soit, capable de combattre tous

les monstres de l'espace, un à un, à main nue ou avec un pistolet à rayons (mais seulement si ce sont des monstres méchants, bien sûr, car il peut y en avoir des gentils).

2. Je ferai l'élevage de lapins de l'espace. J'utiliserai un clone de mon lapin Fusée, je manipulerai ses gènes très délicatement, et je créerai une nouvelle race de lapins qui pourront voler dans le vide simplement en battant des oreilles.
3. Je découvrirai, sur une planète éloignée, un peuple où tout le monde est roux.
4. Ou bien je découvrirai, sur une autre planète encore plus éloignée, le *remède* aux cheveux roux.



5. J'emmènerai Marie partout dans l'espace à bord de mon astronef personnel de luxe dernier cri.

*L'espace, l'espace, c'est bien beau l'espace, dis-tu sur un ton que je devine moqueur, mais n'as-tu pas déjà d'énormes difficultés à te déplacer en auto pendant cinquante minutes sans voir ton estomac – et son contenu – effectuer d'assez surprenantes pirouettes?*

...

*Quoi? Tu ne réponds pas?*

D'accord, d'accord, j'avoue!

En effet, la seule chose qui me terrorise à l'idée de voyager dans l'espace, c'est... de voyager dans l'espace. Combien de temps ça dure, un voyage interstellaire? Deux mois, trois mois, six mois?

Tout ce temps à avoir mal au cœur? À avoir des sueurs froides? À me tenir tranquille sur mon siège avec un petit sac de papier sur les genoux? Ouf! Rien qu'à y penser, j'ai l'estomac qui s'énerve et fait bloub bloub!

Mais la science a réponse à tout. Je suis sûr que, dans quelques années, lorsque je serai prêt à devenir cadet de l'espace, l'on aura découvert comment se déplacer de planète en planète sans... voyager. La téléportation, voilà la solution! On s'installe sous une espèce d'aspirateur, quelqu'un presse un bouton – mmmm! zap! pfff! – nous voilà transformés en atomes tourbillonnants que l'aspirateur avale d'un coup et expédie à mille années-lumière d'ici.

Fini, le mal de l'espace! Bye-bye, les nausées galactiques!

*Et le sens de l'aventure, dans tout ça? demandes-tu.*

Lorsque j'ai mal au cœur, cher journal, je ne me sens vraiment pas prêt à vivre de grandes aventures : si un monstre de l'espace se pointait le nez, je serais probablement incapable de lever mon pistolet à rayons. Je...

*Bon! Assez parlé de l'espace, Robert! Je crois qu'il serait temps de parler plutôt d'Amélie Blanche.*

Ça te dirait de ne pas m'interrompre sans cesse? J'aimerais continuer mon histoire, moi! Le temps file. Bientôt je devrai me mettre au lit.

Donc... retournons au restaurant *Le Petit Saucier*, dimanche dernier, alors que, dehors, il neigeait à grandes pelletées.

Nous en étions au dessert. J'avais retrouvé mon appétit. Marie ne l'avait jamais perdu, malgré la

demi-douzaine de crêpes qu'elle venait d'avaler. À bout de citations, maman a décidé d'aller rendre visite à papa aux cuisines.

— Je vous laisse à votre tête-à-tête entre amoureux, fit-elle. Trouvez-nous trois bons desserts, mais... n'exagérez pas sur les p'tits becs sucrés!

Me voyant rougir comme une douzaine de tomates bien mûres, maman s'est mise à rire. Marie, succombant sans doute à une crise de complicité féminine, s'est mise à rire elle aussi.

Tu sais comment j'adore entendre rire Marie. Son rire me rappelle le bruit de glaçons qui tombent, l'été quand il fait très chaud, dans un verre de limonade : son rire rend joyeux, il rafraîchit. Mais là, pas du tout! J'avais les oreilles qui brûlaient; il me semblait que tous les clients

du restaurant avaient abandonné leurs plats et ne regardaient que moi en pensant : « Comme c'est chou, comme c'est mignon, Robert a une petite amie ! Hou ! Hou ! »

— Ta mère, quelle blagueuse, tout de même ! a lancé Marie.

Je n'ai rien dit. Je me suis enfoncé dans mon fauteuil. Bien au fond.

— Ce doit être marrant d'avoir une mère comme ça, a ajouté Marie.

Je n'ai rien dit. J'ai regardé la neige qui s'entassait maintenant jusqu'à la moitié de la grande fenêtre du restaurant.

— Ces jours-ci, a fait Marie (avec un peu de tristesse dans la voix ?), maman n'a pas tellement le temps de faire des blagues. Sa chocolaterie va mieux que jamais – trop même ! Les clients

viennent de partout, et elle bosse du matin jusqu'au soir. Papa, lorsqu'il ne voyage pas, s'enferme dans son bureau au sous-sol pour téléphoner aux huit coins du globe!

Je n'ai rien dit. J'ai fait une grimace.

— Une mère qui fait des blagues, un père qui fait de bons petits plats, ce doit être la fête tous les jours, chez vous! s'est exclamée Marie.

Je n'ai rien dit. J'ai grogné un peu, bras croisés.

*Hum!... Tu boudais, toi, dis-tu, cher journal.*

Oui! Je boudais! Pourquoi ne pas boudier lorsqu'on s'est moqué de vous? D'accord, maman m'a déjà dit que boudier, c'est un peu comme tirer la langue, mais par en-dedans, et que ça n'est guère plus poli. Mais comment faire

comprendre à Marie que je n'avais pas besoin de complicité féminine, mais bien de complicité «petiteamicale»?

*Tu aurais pu le lui expliquer, répliques-tu. Tu n'avais qu'à te pencher vers elle et lui murmurer discrètement : «Tu sais, Marie, que je suis timide, et que je n'apprécie pas qu'on me taquine.»*

Facile à dire, mais pas facile à accomplir lorsqu'on a les oreilles en flammes!

Enfin... Les minutes ont passé. L'air grognon, j'ai continué de regarder dehors. Marie s'est plongée dans la lecture du menu. Enfoncé dans mon fauteuil... et dans mon silence obstiné, je lui jetais parfois de rapides coup d'œil. Je la voyais alors qui souriait. Est-ce qu'un menu de restaurant, même ouvert à la page des desserts, peut faire sourire?

Je détournais les yeux dès que je sentais que Marie allait me regarder et je feignais de contempler le merveilleux hiver qui s'abattait sur la métropole. Après quelques secondes, je me risquais à nouveau. Marie souriait toujours. À quoi pouvait-elle penser? À d'immenses glaces? À des profiteroles? À un saint-honoré? À un forêt noire croulant sous un kilo de cerises?

— Robert? a fait Marie.

Je serrais les dents. Il fallait que ma bouderie tienne le plus longtemps possible. Je n'avais sûrement pas boudé plus de huit minutes et, j'en étais sûr, boudé moins de dix minutes, ça ne donne strictement rien. Mais je n'avais rien d'autre à faire que de regarder dehors et, à mesure que le temps passait, on voyait



de moins en moins de choses par cette fenêtre. Si seulement j'avais apporté un livre, j'aurais pu faire semblant d'être absorbé par ma lecture.

— Robert? Mon beau Robert que je n'échangerais pour personne au monde même si on me donnait un million de dollars, est-ce que tu vas bientôt te remettre à sourire?

Marie avait laissé tomber son menu. J'ai regardé l'heure à ma montre bracelet. Ça ne faisait que neuf minutes de bouderie!

— Robert, le rouquin que j'aime le plus au monde, a-t-elle ajouté.

Aussitôt, j'ai demandé :

— Tu en connais beaucoup de rouquins?

Elle s'est mise à rire et a dit :

— Non, juste un – à part mon oncle Tit-Rouge, qui s'appelle

Arthur, en vérité —, mais même si j'en connaissais des douzaines, tu demeureras mon champion de la roussitude !

Elle a éclaté de rire à nouveau et... je me suis mis à rire moi aussi.

— Tu as boudé plus de quinze minutes.

J'ai secoué la tête. J'ai consulté ma montre-bracelet de nouveau.

— Neuf minutes... trente-cinq seulement.

Marie m'a pris la main. Elle a dit :

— Mais j'ai compris ma leçon, je ne te taquinerai plus... aujourd'hui.

Avant que je ne me mette à bouder à nouveau, elle m'a demandé :

— Crois-tu que ta mère en a pour longtemps, aux cuisines, avec ton père ?

— Sais pas. Sûrement quelques minutes encore. Elle doit être en train de lui citer en entier *Vous et votre Destin!*

— Parfait. Car il faut que je te raconte... Ce matin, je me suis éveillée en sursaut.

— Avais-tu fait un cauchemar?

— Je ne fais jamais de cauchemars... Sauf la semaine dernière, quand j'ai rêvé que Pinotte était devenu ton meilleur ami.

Elle a fait une moue de dégoût. J'allais lui expliquer ma théorie sur les cauchemars, mais elle a continué aussitôt :

— Je n'ai pas fait de cauchemars, mais j'ai compris que, si nous n'agissons pas très vite, si nous ne trouvons pas une solution géniale, nous risquons d'en vivre un très bientôt.

— Que veux-tu dire par là? ai-je demandé.

— La maison du Député, a-t-elle répondu simplement, comme si ça expliquait tout.

— Qu'est-ce qu'elle a, la maison du Député? Lui est-il arrivé quelque chose?

— Non, non... Mais bientôt oui.

— Ils vont la démolir?

Marie a sourcillé.

— Bien sûr que non, Robert que j'aime plus que les crêpes aux trois brocolis! «Ils» ne vont pas la démolir.

Marie s'est approchée. Elle a murmuré à mon oreille (et je crains que tout le monde autour de nous ait cru qu'elle me susurrerait de petits mots doux) :

— Mes parents vont l'acheter. Tu te souviens? Dès que papa sera revenu de voyage, dans deux semaines, un des responsables de la Ville doit faire visiter la maison à mes parents. Dans

deux semaines, Robert! Et que crois-tu qu'il va arriver?

— Ils vont la trouver poussiéreuse, mais plutôt charmante?

— Non, Robert de mon cœur. Ils vont la découvrir... habitée. Ou, du moins, *fréquentée*. Par plus d'une personne d'ailleurs.

J'en ai eu le souffle coupé.

Comment avons-nous fait pour ne pas y penser? Voilà un bon moment que nous savions qu'ils allaient l'acheter, cette vieille maison. Marie avait même songé à m'y aménager une chambre d'ami (youpi!). Pourtant, jamais nous n'avions pensé aux conséquences d'un tel achat.

— Oh, non! ai-je fait, redevenu tout pâle. Mais ils vont découvrir...

— Tous nos secrets. En deux temps, trois mouvements, le Club

des bizarroïdes n'a plus de place  
où aller!

Voilà, cher journal, un cauchemar que je n'avais pas pensé d'exorciser.